

STYLE

À L'OCCASION DE LA MANIFESTATION PARISIENNE «PARCOURS BIJOUX», RETOUR SUR CETTE NOTION QUI VARIE SELON QU'ON EST COMMISSAIRE DE MUSÉE, GALERISTE OU CRÉATEUR.

ELODIE BAERD ebaerd@lefigaro.fr

Il aurait dû être plus nombreux et venir des quatre coins du monde. Mais la situation sanitaire fait que cette troisième édition (après celles de 2013 et de 2017) de l'événement parisien Parcours Bijoux rassemble finalement une petite quarantaine de participants. Installées dans des galeries, musées, institutions et espaces publics à travers la capitale, leurs expositions et performances mènent une réflexion autour de la parure et son rapport au corps, au monde, et aux autres. Des créations les plus simples aux plus technologiques, des plus poétiques aux plus conceptuelles, des plus volumineuses aux plus épurées, elles ont toutes été sélectionnées pour illustrer la richesse et la variété de ce territoire.

«Comme la littérature qui compte une grande diversité de styles, le bijou contemporain forme un univers multiple et complexe situé à la croisée de l'art, de l'artisanat, de la mode, des métiers d'art et du design», explique la créatrice Brune Boyer, organisatrice de la manifestation et fondatrice de l'association D'un bijou à l'autre. Tous les participants poursuivent une démarche artistique, recherchent une expression propre. Selon moi, il manque quelques joyaux dont certains sont dans cette quête. Nous aurions intérêt, en France, à décloisonner le bijou contemporain, mais tout le monde ne partage pas cette position. L'histoire et la force des acteurs de la place Vendôme créent des cliques qui n'existent pas, par exemple, en Angleterre, où n'avaient pas cours fin XIX^e et début XX^e lors des Expositions universelles à Paris, qui regroupaient le bijou fantaisie, précieux et traditionnel.»

Les débats sémantiques en disent long sur cette scène contemporaine. Certains de ses acteurs se présentent comme «artistes bijoutiers» ou «artistes joyailliers», afin de souligner qu'ils sont davantage que des artisans. D'autres accolent le terme «plasticien» ou «designer». Brune Boyer vient de rédiger une thèse en ethnographie sur ce sujet. «Alors que les théoriciens qui étudient les productions tirent la conclusion que le bijou est un art et que ses auteurs sont



QU'EST-CE QU'UN BIJOU D'ARTISTE ?



des artistes, les bijoutiers contemporains ne semblent pas vouloir forcément légitimer leurs productions comme «œuvres d'art», soutient-elle. La plupart du temps très attachés à leurs ateliers, ils revendiquent de «penser avec les mains» pour créer des objets qu'ils qualifient de «bijoux contemporains» tout en cherchant à se distinguer des bijoutiers dits traditionnels.»

Les pionniers : Calder, Braque, Giacometti

Dans ce flot de nuances, qu'appelle-t-on alors un bijou d'artiste? «Au sens strict, c'est une pièce réalisée par un peintre, un sculpteur, un plasticien, qui imagine une version à petite échelle (et portable) de son œuvre habituelle, résume Karine Lacquemant, attachée de conservation au Musée des arts décoratifs (MAD), à Paris. L'artiste conçoit ces créations en marge de son travail, accessoirement, mais les considère quand même comme des œuvres. Si le premier à s'y essayer est

1. Les bijoux sculptures de l'artiste Sophia Vari à la galerie MiniMasterpiece (Paris 7^e).

2. Broche en or et émeraude de Georges Braque, aux enchères chez Pierre Bergé & Associés (estimation: 1500 à 2000 €).

3. Compression en or de César vendue 58 500 € chez Artcurial en 2018.

4 et 5. Collier en céramique recyclée de Julie Decubber et bague Volutae 30 en titane de Stefania Lucchetta, exposés au Musée des arts décoratifs (1^{er}) dans le cadre de Parcours Bijoux.

Calder, en 1938, l'exercice s'est répandu après la guerre avec Max Ernst, Picasso, Braque, Giacometti...» Dans la galerie des bijoux du MAD - qui participe à Parcours Bijoux et de Stefania Lucchetta -, les trésors sont rangés selon quatre catégories : le bijou de parurier (appelé aussi fantaisie), celui de joaillier (qui utilise des pierres et métaux précieux), le contemporain (plus conceptuel, au-delà des matières d'œuvre), et celui d'artiste. Mais, hors des musées, les frontières demeurent poreuses, mouvantes. Et chacun voit l'art où il veut.

Aujourd'hui, ces pièces signées, comme les compressions de bijoux de César ou les broches de Braque (dont certaines

feront partie de la vente Hommage à Georges Braque, le 3 novembre, chez Pierre Bergé & Associés), suscitent un engouement grandissant aux enchères. Parmi les quelques galeries dédiées au bijou à Paris, comme celles d'Elisa Vanier (Paris 6^e) et de Naïla de Monbrison (7^e), une seule, la galerie MiniMasterpiece (7^e), s'avère spécialisée dans le bijou d'artiste. «Je viens de l'art contemporain, confie sa fondatrice, Esther de Beaucé. Je m'inscris dans la tradition de Calder, Picasso, et travaille avec des plasticiens, designers ou architectes qui ne sont pas des spécialistes de la parure et y viennent à titre exceptionnel et mon invitation. J'aime y amener des créateurs qui n'y avaient pas pensé. L'exercice renouvelle non seulement l'artiste dans sa pratique, mais aussi l'univers du bijou.» Régulièrement des ayants droit viennent la voir pour lui proposer d'éditer des œuvres en miniatures, précise la galeriste. C'est la collaboration directe avec le créateur qui m'intéresse. Et du côté des collectionneurs, l'intérêt réside dans le rapport intime, puisque portable, avec un artiste qu'il admire.»

Parcours Bijoux, à Paris, jusqu'au 25 octobre. Programme sur www.parcoursbijoux.com

JEAN COCTEAU, UN TRAIT EN OR

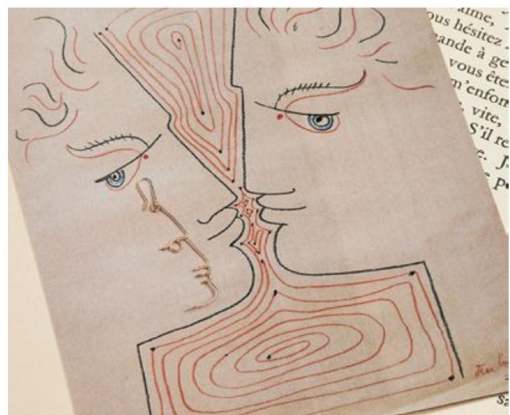
Il cherchait la poésie partout. Dans l'écriture, le théâtre, le cinéma, la musique, la danse, la peinture, le dessin... Le talent de touche-à-tout de Jean Cocteau (1889-1963) agaçait certains de ses contemporains, mais le conduisit à l'Académie française en 1955. «Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi», écrit-il dans *Le Potomak* à l'aube de la Première Guerre mondiale. Mais, étonnamment, dans son œuvre protéiforme, ses dessins et aphorismes graphiques sont probablement ce que le grand public contemporain connaît (et reconnaît) le mieux. Désormais, ceux-ci existent sous la forme de boucles d'oreilles, pendants et bracelets.



Quand le comité Jean Cocteau s'est adressé au joaillier Atelier Paulin, qui conçoit des bijoux à messages en fil d'or, la collaboration est apparue comme une évidence. En se plongeant dans la production du poète, la marque n'a eu que l'embaras du choix. «Notre démarche ne consiste pas à produire des œuvres d'art, ni même des reproductions, mais à proposer notre interprétation, légère et portable, de dessins d'un artiste dont on admire le travail, la personnalité et le sens de la liberté», raconte Anne-Sophie Baillet, cofondatrice d'Atelier Paulin.

Pour commencer donc (le contrat dure cinq ans), quatre motifs caractéristiques ont été sélectionnés : le profil d'Orphée (ce «miroir d'âme» omniprésent dans l'œuvre de Cocteau),

l'étoile à cinq branches (sa signature de 1925 à 1945), l'aile d'ange (référence au poème *L'Ange Heurtebise* de 1925, mi-protecteur mi-démon né des hallucinations de l'auteur) et le serpent (qui apparaît dans ses dessins *Adam* et *Ève*). A ces croquis tracés au fil d'or s'ajoutent des mots piochés dans ses illustrations. Un bracelet est ainsi formé de la phrase «Je garde mon ange», extraite des 33 autoportraits du *Mystère de Jean l'oiseleur*, dessiné après la mort de Raymond Radiguet en 1923. «Cocteau est



alors dévasté, il part à Villefranche-sur-Mer, à l'hôtel Welcome, rappelle Dominique Marny, sa petite-niece, présidente du comité Jean Cocteau et titulaire du droit moral. Il ne fait rien à part fumer de l'opium et dessiner en se regardant dans le miroir et en inscrivant des phrases, parfois obscures, autour de ses croquis.» Sur un sautoir d'Atelier Paulin est accrochée la réplique de l'héroïne de *La Voix humaine* à son amant, s'entourant du fil du téléphone : «J'ai ta voix autour de mon cou».

À gauche, Jean Cocteau, sur le tournage du *Testament d'Orphée* en 1959, porte la bague Trinity de Cartier. Cr-dessus, boucle d'oreille en or (830 €), posée sur le croquis de Cocteau dont elle s'inspire, Atelier Paulin.

JEROME BRIERRE/BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE, ATELIER PAULIN

De son vivant, Jean Cocteau s'est essayé au bijou. À la fin des années 1950, il découvre la céramique dans l'atelier de ses amis Marie-Madeleine Jolly et Philippe Madeline à Villefranche-sur-Mer, où il créera aussi quelques pendants et broches en or, toujours édités et vendus par Anne Madeline, fille du couple. De même qu'il collabore avec les plus grands artistes de son temps, de Picasso à Diaghilev, en passant par Erik Satie, Stravinsky, Max Jacob, Apollinaire, le poète sollicite les joailliers en vue.

Le profil d'Orphée

Dans les années 1950, il dessine pour Fred Samuel des motifs de médaille autour des signes du zodiaque; commande à Jean Vendôme des boutons de manchette en lui apportant une (vraie) pépite d'or; fait travailler l'orfèvre François Hugo (arrivier-petit-fils de Victor) spécialisé dans la fabrication de bijoux d'artistes...

On connaît aussi sa proximité avec la maison Cartier, dont il porte fidelement la bague Trinity à partir de la fin des années 1930 (mais qu'il n'a pas dessinée contrairement à une rumeur tenace). D'après Henri Alekan, directeur de la photographie sur le tournage du film *La Belle et la Bête* en 1946, les larmes de diamants de Belle auraient été prêtées par Cartier. Et quand Cocteau rentre à l'Académie française en 1955, il se tourne naturellement vers le joaillier de la rue de la Paix pour la confection de son épée. Le pommeau affiche le profil d'Orphée en fil d'or. ■ E. B.

www.atelierpaulin.com